

## CONDITIONS.

## ABONNEMENT :

Un an ..... \$ 0.50

Six mois ..... 0.25

Un numéro . . . 1c

L'abonnement est strictement payable d'avance.



## CONDITION

## ANNONCES

Première insertion, . .

Ins. subséquentes,

Remise libérée aux annonceurs à la 3<sup>e</sup> insertion.

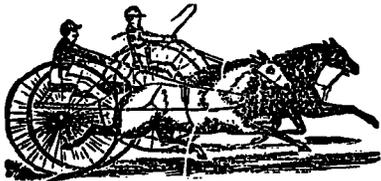
## JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRE

BUREAU : 8, RUE STE. THERESE.—P. O. BOITE 325, MONTREAL.

Le vrai peut qu'quelques n'êtres pas "vrai sans blague."—BOISZ'EAU

H. BERTHELOT, Rédacteur,

GODIN, MONDOU &amp; Cie., Éditeurs-Propriétaires.

COURSES AU TROT  
AU

## PARC LEPINE

Les 19 et 20 Août courant.

**Premier Jour—Mardi.**—Bourse de \$50 pour la classe de 2.40 ; bourse de \$30 pour les chevaux qui n'ont jamais trotté dans la 3<sup>me</sup> classe et une bourse de \$40 pour 10 miles sans arrêt.

**Second Jour—Mercredi.**—Bourse de \$40 pour la classe de 3 minutes, et une bourse de \$125 pour la classe de 2.25.

Les mêmes courses auront lieu à la Fashion Track, Bluc Bonnet, la semaine suivante, les 26 et 27 courant.

Admission, 25 Cents.  
Pour détails, voir les placards,

J. B. LEPINE,  
Propriétaire du Parc Lépine.

B. LANGEVIN,  
Secrétaire du Fashion Track.

Grande Ascension en Ballon  
A L'ILE GROSBOIS,  
Dimanche, 17 Aout 1879

PAR LE VAPEUR "HOPE."

Pour permettre aux excursionnistes de voir la grande ascension du ballon, il n'y aura qu'un seul voyage à 1 heure p. m. précise.

On pourra se procurer des rafraichissements de température seulement ainsi que du lait et de la crème dans l'île.

On arrêtera à Boucherville en allant et revenant.  
Aucun jeu de hasard ne sera permis sur le vapeur.

Il y aura un corps de musique à bord.

Prix du passage, aller et retour : 10 cts.

## LAIT PUR ET PROPRE.

Les personnes qui désirent se procurer cet article, voudront bien donner leur adresse aux agences ci-dessous.

M<sup>rs</sup>. GRAVEL & FRÈRES, coin des rues Craig et St. Laurent, LA VIOLETTE & NELSON, 215 rue Notre-Dame, PARIS, 32 Côte St. Lambert, ou directement à

L. N. F. ROY,  
Sault-au-Récollet.

## FEUILLETON.

## CROISILLES.

II.

SUITE.

—Mon garçon, dit-il je veux bien croire que tu ne te moques pas de moi et que tu as réellement perdu la tête. Non seulement j'excuse ta démarche, mais je consens à ne point t'en punir. Je suis fâché que ton pauvre diable de père ait fait banqueroute et qu'il ait décampé, c'est fort triste, et je comprends assez que cela t'ait tourné la cervelle. Je veux faire quelque chose pour toi ; prends un pliant et assieds-toi là.

C'est inutile, Monsieur, répondit Croisilles ; du moment que vous me refusez je n'ai plus qu'à prendre congé de vous. Je vous souhaite toutes sortes de prospérités.

—Et où t'en vas-tu ?

—Ecrire à mon père et lui dire adieu.

—Eh ! que diantre ! on jurerait que tu dis vrai ; tu vas te noyer, ou le diable t'emporte.

—Oui, Monsieur, du moins je le crois, si le courage ne m'abandonne pas.

—La belle avance ! Fi donc ! quelle niaiserie ! Assieds-toi, te dis je, et écoute-moi.

M. Godeau venait de faire une réflexion fort juste, c'est qu'il n'est jamais agréable qu'on dise qu'un homme, quel qu'il soit, s'est jeté à l'eau en nous quittant. Il toussa donc de nouveau prit sa tabatière, jeta un regard distrait sur son jabot et continua :

—Tu n'es qu'un fou, un enfant, c'est clair, tu ne sais ce que tu dis. Tu es ruiné ; voilà ton affaire. Mais mon cher ami, tout cela ne suffit pas ; il faut réfléchir aux choses de ce monde. Si tu venais me demander .... je ne sais quoi, un bon conseil ; eh bien ! passe, mais qu'est ce que tu veux ? Tu es amoureux de ma fille ?

—Oui, monsieur, et je vous répète que je suis bien éloigné de supposer que vous puissiez me la donner pour femme ; mais comme il n'y a que cela au monde qui pourrait m'empêcher de mourir, si vous croyez en Dieu, comme je n'en doute pas, vous comprendrez la raison qui m'amène.

—Que je croie en Dieu ou non, cela ne te regarde pas ; je n'entends pas qu'on m'interroge ; ré-

ponds d'abord : où as-tu vu ma fille ?

—Dans la boutique de mon père, et dans cette maison, lorsque j'y ai apporté des bijoux pour Mlle. Julie.

—Qui est-ce qui t'a dit qu'elle s'appelle Julio ? On ne s'y reconnaît plus, Dieu me pardonne. Mais qu'elle s'appelle Julie ou Javotte, sais-tu ce qu'il faut, avant tout, pour oser prétendre à la main de la fille d'un fermier-général ?

—Non, je l'ignore absolument, à moins que ce ne soit d'être aussi riche qu'elle.

—Il faut autre chose, mon cher, il faut un nom.

—Eh bien ! je m'appelle Croisilles.

—Tu t'appelles Croisilles, malheureux ! Est ce un nom que Croisilles ?

—Ma foi, Monsieur, en mon âme et conscience, c'est un aussi beau nom que Godeau.

—Tu es impertinent et tu me le paieras.

—Eh ! mon Dieu, Monsieur, ne vous fâchez pas ; je n'ai pas la moindre envie de vous offenser. Si je vous blesse, et si vous voulez m'en punir, vous n'avez que faire de vous mettre en colère ; en sortant d'ici, je vais me noyer.

Bien que M. Godeau se fut promis de renvoyer Croisilles le plus doucement possible, afin d'éviter tout scandale, sa prudence ne pouvait résister à l'impatience de l'orgueil offensé ; l'entretien auquel il essayait de se résigner lui paraissait monstrueux en lui même ; je laisse à penser ce qu'il éprouvait en s'entendant parler de la sorte.

—Ecoute, dit-il presque hors de lui et résolu à en finir à tout prix, tu n'es pas tellement fou que tu ne puisses comprendre un mot de sens commun : es-tu riche ? Non. Es-tu noble ? Encore moins. Qu'est-ce que c'est que la frénésie qui t'amène ? Tu viens me tracasser, tu crois faire un coup de tête ; tu sais parfaitement bien que c'est inutile ; tu veux me rendre responsable de la mort. As-tu à te plaindre de moi ? Dois-je un sou à ton père ? Est-ce ma faute si tu en es là ? Eh ! mordioux, on se noie et on se tait.

—C'est ce que je vais faire de ce pas ; je suis votre humble serviteur.

—Un moment ! il ne sera pas dit que tu auras eu en vain recours à moi. Tiens, mon garçon, voilà quatre louis d'or ; va-t'en dîner à

la cuisine et que je n'entende plus parler de toi.

—Bien obligé ; je n'ai que faire de votre argent.

Croisilles sortit de la chambre, le financier, ayant mis sa conscience en repos par l'offre qu'il venait de faire, se renfonça de plus belle dans sa chaise et reprit ses méditations.

—Mlle. Godeau, pendant ce temps-là, n'était pas si loin qu'on pouvait le croire : elle s'était, il est vrai, retirée par obéissance pour son père ; mais, au lieu de regagner sa chambre, elle était restée à écouter derrière la porte. Si l'extravagance de Croisilles lui paraissait inconcevable, elle n'y voyait du moins rien d'offensant ; car l'amour, depuis que le monde existe, n'a jamais passé pour offense ; d'un autre côté, comme il n'était pas possible de douter du désespoir du jeune homme, Mlle. Godeau se trouvait prise à la fois par les deux sentiments les plus dangereux aux femmes, la compassion et la curiosité.

Lorsqu'elle vit l'entretien terminé, et Croisilles prêt à sortir elle traversa rapidement le salon où elle se trouvait, ne voulant pas être surprise aux aguets, et elle se dirigea vers son appartement ; mais presque aussitôt elle revint sur ses pas. L'idée que Croisilles allait peut être réellement se donner la mort lui troubla le cœur malgré elle. Sans se rendre compte de ce qu'elle faisait, elle marcha à sa rencontre ; le salon était vaste, et les deux jeunes gens vinrent lentement au-devant l'un de l'autre. Croisilles était pâle comme la mort, et Mlle. Godeau cherchait vainement quelque parole qui pût exprimer ce qu'elle sentait. En passant à côté de lui, elle laissa tomber à terre un bouquet de violettes qu'elle tenait à la main. Il se baissa aussitôt, ramassa le bouquet et le présenta à la jeune fille pour lui rendre ; mais, au lieu de le reprendre, elle continua sa route sans prononcer un mot, et entra dans le cabinet de son père. Croisilles, resta seul, mit le bouquet dans son sein, et sortit de la maison, le cœur agité, ne sachant que trop penser de cette aventure.

(A CONTINUER)

M. F. X. SAUVIAT, 94 Rue du Pont, St. Roch, est notre agent-général à Québec.